



Psychanalyse du soupçon, l'altérité mise à l'épreuve

Caroline THIBAUDEAU

Souçons de tricherie, de manipulation ou de mensonge ; défiance généralisée, procès en culpabilité annoncée et désignation de boucs émissaires... auxquels font écho discours de fermeté et traque de la déviance, idéologie du contrôle et de la preuve, mythe de la transparence, pragmatisme du chiffre et de l'évaluation...

Le soupçon serait-il l'expression symptomatique d'un nouveau malaise dans la civilisation ?

L'analyse des mécanismes du soupçon, tant du côté des modalités par lesquelles le transfert s'établit dans la relation inter-subjective qu'à travers la symptomatologie actuelle qui nourrit les demandes de soin psychique, donne un éclairage de ce qui au niveau individuel ne semble plus circuler au niveau collectif. En effet, sous couvert de revendications égalitaires parfois, il signe de façon plus générale un défaut d'accès à la différenciation, et marque le recul de la fonction symbolique.

Ainsi, lorsque ne se dialectise plus la question du même et du différent, la question de l'identité et de l'altérité, l'angoisse qui surgit se projette sur des figures singulières, mais aussi symboliques, comme celle de l'étranger notamment, qui cristallise les représentations négatives et menaçantes sur lesquelles semblent se fonder aujourd'hui les termes d'un nouveau pacte social.





I. CLINIQUE DU SOUPÇON

Définitions, contours et délimitations du soupçon

Le soupçon n'est pas une entité conceptuelle, ni philosophique, ni même psychanalytique. Peu théorisé, il relève davantage de l'expérience et du ressenti, de l'approche phénoménologique en somme.

Partons donc du soupçon, de ce que *le soupçonneux* prête à autrui d'intention malveillante et qu'il n'aura de cesse, pris dans son mécanisme de supputation interprétative de vouloir vérifier. « Quiconque est soupçonneux, invite à le trahir »... disait Voltaire.

Le soupçon se distingue du doute qui lui, procède d'une démarche rationnelle et critique et relève d'une posture méthodologique de recherche et de construction intellectuelle de la vérité. Le soupçon est selon la définition du dictionnaire d'Alain Rey, « une conjecture par laquelle on attribue à quelqu'un des actes blâmables, des intentions mauvaises, plus ou moins fondées » (Alain Rey, 2005). Il renvoie à un savoir a priori, un savoir indémontrable et donc d'autant plus insistant que, faute de preuves tangibles, il se nourrit de défiance et reste ouvert à toute éventualité. Il demeure ainsi sans limite et sans borne. Il comporte une dimension que l'on pourrait qualifier de contaminante, mais aussi d'*accusatrice* et qui se réfère à l'idée d'une vérité cachée ou ambiguë, attribuée à l'autre dans la rencontre qui s'opère. Une vérité qui serait « mauvaise », dans le sens de nocive ou délétère, en tout cas menaçante pour le sujet qui la présuppose. Mais à y regarder de près, la question de ce qui est menaçant ou inquiétant, dont il convient de se méfier et qui est inhérente au mécanisme de la suspicion révèle dans un même mouvement combien le sujet soupçonneux est lui-même tout à fait concerné par le caractère néfaste de l'intention qui se réfère à lui.

Cette *attention particulière* du sujet soupçonneux, le plus souvent imperceptible à d'autres, montre que le soupçon porte en définitive sur ce qui est déjà su par le sujet qui le forme. C'est cette *invitation à la trahison* retenue par Voltaire qui convoque une forme d'évidence ou d'automatisme, un « ça va de soi » où preuve et soupçon seraient consubstantiels.

Ainsi, le soupçonneux ne recherche pas la vérité, car il sait déjà et il sait par certitude. Le lien qu'il entretient avec l'Autre n'est pas ou plus, dès lors, marqué par l'écart de la différenciation.

Dans sa définition même, le soupçon se réfère à un mouvement d'anticipation et à l'intuition. Il est intéressant de noter qu'étymologiquement, le terme d'intuition appartient au langage de la vision : *intueor, intuitus* qui se rapporte à l'acte et à l'attention du regard, et donc à la pulsion scopique. Il y aurait dans le mécanisme du soupçon une compréhension et une saisie directe de l'objet, sans médiation ni même signe à interpréter. Le savoir est déjà là et l'écart ou la distance qui instaure un rapport où le sens reste à être délivré est, lui, inexistant.





Peut-on ici interpréter le mécanisme de la suspicion comme un avatar du destin de la pulsion scopique et épistémologique chez le sujet ? Avatar dans ce qu'il indique d'un défaut d'accès à l'altérité et donc à la différenciation. La formation du soupçon serait alors la marque de l'absence de la division subjective ainsi que la manifestation « de ce qui pourrait venir combler l'énigme du sujet » (B. Lahutte, 2010).

Dimension identitaire/primaire du soupçon

Du côté de la psychanalyse, il existe peu de théorisation se rapportant à la question spécifique du soupçon. Jacques-Alain Miller introduit cependant cette notion à propos du transfert négatif qui s'établit dans la relation analytique. Il donne un commentaire de la définition qu'en proposait Lacan, résumée dans la formule courante *d'avoir quelqu'un à l'œil*. Ainsi, « le soupçon surgit quand on n'est pas sûr et certain de quelque chose ou de quelqu'un. Quand il y a quelque chose qu'on ne sait pas mais qu'on anticipe comme mauvais » (J-A Miller, 2005). Il viendrait comme une réponse à un message de *dévalorisation* – dans le sens d'une perte de valeur, de consistance – venant *du sujet supposé savoir*, en l'occurrence l'analyste. Celui dont on soupçonne qu'il sait ce qu'il ne devrait pas savoir, mais plus encore, qu'il sait quelque chose qui pourrait menacer le sujet... Pour Jacques-Alain Miller, le soupçon indique une perte de croyance en l'identité (« à qui ai-je à faire ? ») et induit un processus de vérification, de contrôle ou de maîtrise tyrannique. En cela, le soupçon nuance si l'on peut dire l'expression du *simple* transfert négatif, qui lui, est inhérent à ce qui ne manque pas d'advenir dans toute rencontre avec un Autre et de l'accueil qui sera alors réservé à l'expression du désir dans la demande ainsi qu'à la part d'intimité subjective ainsi livrée : la peur d'une mauvaise rencontre avec le mauvais objet, mécanisme que l'on pourrait traduire cette fois de façon plus triviale par la formule « *qu'est-ce qu'il me veut celui-là ?* ».

L'interrogation concernant l'intention ou le désir qui est présupposé chez l'Autre pourrait donc pencher comme le ferait le fléau d'une balance, d'un côté vers ce qui serait plutôt *carencé* chez le sujet ou d'un autre, vers ce qui serait davantage *ignoré* par lui. « Le statut d'altérité de l'Autre permet une oscillation qui articule le soupçon au fantasme et au désir. » (B. Lahutte, 2010). Chez le sujet névrosé, la construction du soupçon interroge le désir de l'Autre. C'est la demande à l'Autre de ce qui lui manque : « Je me demande ce que tu me veux... Je te soupçonne de me vouloir quelque chose... ».

Attardons-nous un instant sur ce à quoi renverrait ce message de dévalorisation et qui serait spécifique au surgissement du soupçon.

Si l'on se réfère à la théorisation kleinienne des premières relations d'objet, on peut y voir l'anticipation de ce qui se réactualise dans toute rencontre, à savoir





le mécanisme de l'identification projective, mais plus spécifiquement ici dans ces effets pathologiques. La crainte que l'Autre-de-la-rencontre ne soit pas en mesure d'accueillir et de tolérer les parties mauvaises, souffrantes et surtout indifférenciées du sujet et de l'en soulager, ni même de les lui restituer amendées de leur potentiel agressif voire destructeur. Le message de dévalorisation ainsi présupposé pourrait être celui de l'indifférence : indifférence dans le sens de ne pas être perçu ou même *vu*, de ne pas être confirmé dans sa présence ou encore, indifférence à la souffrance, privant le sujet du processus d'intégration nécessaire à la capacité de penser et de ressentir la consistance, la justesse et la valeur de son être intime.

Ici, le soupçon semble questionner la dimension identitaire ou primaire liée au surgissement dans la rencontre de *l'étrange menaçant* qui vient rendre confuses ou poreuses les limites de soi, mettant possiblement à nu les failles narcissiques du sujet et les vécus fantasmatiques de menace et d'insécurité qui s'y associent. Ainsi, la suspicion associée au processus de vérification qui en découle serait là comme une tentative de donner bords et limites à la consistance de l'être et se faisant, de coller à l'intuition de sa propre vérité ou authenticité... afin de préserver sa cohésion narcissique ou de se dégager de l'emprise confusionnante.

Mais, si le sujet en vient à la certitude que l'Autre a bien la volonté de jouir de lui, poursuit J-A. Miller, dans ce cas on quitte la question du transfert négatif, voire du soupçon, pour entrer dans le domaine du délire de persécution... et du déploiement de la haine.

Le soupçon et l'exigence de vérité comme corollaires viendraient pointer l'effet produit par la rencontre de l'Autre, à la fois dans sa dimension pulsionnelle mais aussi dans sa radicale différence, et qui menace le sujet : à savoir la perte de l'illusion d'une relation idéale et indifférenciée, sans désir ni haine, en deçà du manque et de la castration et le risque qui en découle d'y perdre son sentiment de continuité psychique et donc sa consistance narcissique.

Surgissement du soupçon comme symptôme des failles narcissiques du sujet

Comment le soupçon surgit-il dans nos cabinets de psychanalyse et peut-on repérer si les patients tiennent de plus en plus explicitement leur analyste à l'œil ?

On peut sans doute relever la fréquence des revendications et des exigences comptables concernant l'efficacité, la durée, le rapport qualité/prix... du traitement analytique. On peut également noter la remise en cause parfois virulente de la neutralité bienveillante et de l'abstinence de l'analyste et la demande conjointe d'une prise en considération compassionnelle plus démonstrative de la souffrance du sujet. Surgissent aussi les vérifications liminaires et comparatives, comme une mise en demeure de justification des orientations, postulats et méthodes d'intervention propres à la pratique analytique.





Mais, de façon moins anecdotique, on perçoit l'émergence de troubles et de symptômes révélant la souffrance narcissique et identitaire chez les patients analysants, en quête de résolutions immédiates, parfois magiques pour combler les sensations effrayantes de futilité, le sentiment persistant d'inconsistance, l'angoisse d'un vide existentiel qui se forment là où les motions du désir achoppent. Se manifeste de cette manière l'évitement, voire l'impossibilité à produire une pensée personnelle sur un mode introspectif qui suppose d'avoir accès à une temporalité plus longue, indispensable à l'élaboration psychique.

L'expression de ce désarroi, de ce mal à *être* peut prendre la forme d'une plainte persécutive et douloureuse sans objet identifiable et qui ne trouve pas à se transformer en réelle demande. Sur un autre versant, celle d'un déni de toute relation de dépendance associé à la dévalorisation du processus analytique lui-même et de la capacité non reconnue à l'analyste de laisser quelque chose de bon, et du coup d'éviter d'en être reconnaissant...

La quête rageuse et désespérée de modèles explicatifs *prêts à penser*, qui établissent des rapports de cause à effet extérieurs au sujet – un traumatisme de l'enfance ? Un ADN défectueux ? Une pollution atmosphérique ? – traduit la difficulté d'accès à ce qui viendrait en somme signifier l'origine pulsionnelle et fantasmatique de la pensée, des actes et des souffrances intimes de l'individu. Le déploiement dans le transfert de la tonalité dubitative ou soupçonneuse révèle l'impossibilité du sujet à reconnaître en soi ce qui le divise, de même que l'intensité du préjudice subi par le difficile renoncement à une forme originelle de maîtrise et de revendication omnipotente, « *parce que je le vaux bien* »...

Ainsi, le soupçon, si on l'évalue sous cet angle, remet sur le devant de la scène analytique et dans la circulation transférentielle ce qui menace le sujet et qu'il suppose chez l'autre d'avoir accès : la jouissance sans contrainte et le savoir omnipotent.

Nous revient cet épisode illustratif relaté par Saint-Augustin¹ où il décrit un enfant percevant son frère de lait pendu au sein de sa mère : « La violence ressentie envers le petit frère n'est rien d'autre que la violence dans laquelle est le sujet lorsqu'il n'a pas encore renoncé à la jouissance totalisante. (...) Cet autre soi-même qu'est le petit frère a le mérite d'être à la fois soi-même et à la fois un autre, d'être cet autre séparé alors que soi-même on le refuse encore. » (P. Hassoun, 2008).

1.« Ainsi la faiblesse du corps au premier âge est innocente, l'âme ne l'est pas. Un enfant que j'ai vu et observé était jaloux. Il ne parlait pas encore et regardait, pâle et farouche, son frère de lait. Chose connue ; les mères et nourrices prétendent conjurer ce mal par je ne sais quels enchantements. Mais est-ce innocence dans ce petit être, abreuvé à cette source de lait abondamment épanché, de n'y pas souffrir près de lui un frère indigent dont ce seul aliment soutient la vie ? Et l'on endure ces défauts avec caresse, non pour être indifférents ou légers, mais comme devant passer au cours de l'âge. Vous les tolérez alors, plus tard ils vous révoltent. » Saint-Augustin, *Confessions*, livre I, chapitre VII, « *L'enfant est pêcheur* ».





Le soupçon peut effectivement être interprété comme le signe d'une projection envieuse de ce à quoi le sujet n'a plus accès et auquel pourtant il n'a pas encore vraiment renoncé, la complétude. La violence ressentie est celle de l'angoisse de la castration, du manque, comme un signal d'alarme face à l'accès à la différenciation en tant que processus et modalité de la subjectivation, et de ce qu'il en coûte...

Défaut de latence, angoisses paranoïdes et relation d'aliénation

Ce qui signe la souffrance psychique renvoie fréquemment, nous l'avons dit, à des manifestations de panique, véritables crises anxieuses d'allure paranoïde ou hypocondriaque, face à des moments de vide existentiel, des vécus de mort imminente, d'inconsistance ou de solitude extrême ressentis alors comme catastrophiques. C'est par exemple ce patient venu consulter en urgence parce qu'un beau matin, il n'a plus pu se lever pour aller travailler et s'est effondré en sanglots. « Je n'y comprends rien, pourtant j'ai tout pour être heureux... j'ai peur de ne plus être à la hauteur... »

Peut-on voir ici comme la manifestation aiguë de ce que l'on pourrait nommer une *carence de latence* ?

En effet, l'hyperstimulation, la recherche de la performance à laquelle peut s'associer l'idée d'une jouissance sans limite et sans contrainte, empêchent la mise au repos d'une activité pulsionnelle aux bénéfices immédiats, sans cesse entretenue. Ce défaut de latence sous le régime du principe de plaisir se fait aux dépens d'une maturation, certes plus silencieuse, mais ô combien plus symbolique et créatrice qui ouvre la voie à des bénéfices internes plus durables : celui d'une consistance véritable et d'une conscience de soi intériorisée pleine et entière, au-delà de l'absence et du manque, même si parfois encore douloureuse parce que plus lucide ; mais aussi celui d'un accès à l'altérité sans déni ni destructivité ou contamination persécutive...

C'est au décours de sa thérapie que ce patient a pu prendre conscience qu'il avait été traité, de même que ses collègues de travail d'ailleurs, de façon tout à fait indigne : il put éprouver de manière authentique qu'il subissait des vexations qui le maintenaient dans des relations aliénantes et brutales de la part d'un encadrement peu scrupuleux, ceci en contradiction avec ses propres références éducatives et son éthique personnelle. En outre, ses « résultats » et son salaire en étaient paradoxalement valorisés. Pour ce jeune homme, cela fonctionnait comme un leurre et de manière clivée au détriment d'une estime de soi profondément atteinte suscitant des vécus d'impasse et d'aliénation angoissants...

C'est bien de l'absence et du manque que naît l'activité de pensée et de représentation en tant que processus de récréation symbolique de l'objet (excitant) perdu. C'est ce processus de liaison psychique et cognitif qui



participe au sentiment et à l'intériorisation de sa propre cohérence et continuité d'exister.

L'abstinence ou plutôt le refus de la performance, la latence en somme serait-elle donc si anti-jouissive que cela ?

Pourtant, c'est bien à partir de l'inhibition de la fonction motrice et du passage à l'acte en passant par l'éducation que l'*infans* va pouvoir développer ses capacités langagières et ludiques. En effet, il n'y a pas de communication et de relations possibles aux autres sans inhibition de l'agir, sans négociation de l'absence et de la frustration. Plus tard, c'est également la mise en latence des conflits œdipiens qui permettra de redéployer l'énergie psychique vers les apprentissages cognitifs et de développer une curiosité intellectuelle ouvrant les possibles d'un monde à découvrir et conquérir... par la pensée et la maîtrise intelligente et partageable des expériences vécues.

Mais, si l'accès à la séparation et à l'individuation et au-delà, l'accès aux processus de symbolisation n'ont pas été réalisés ou suffisamment intégrés au cours du développement de l'individu, les modalités de la rencontre avec un Autre peuvent être vécues comme dangereuses. Il devient difficile alors pour le sujet de limiter les effets perturbants de la présence de l'autre, interprétant des gestes, des regards, des paroles voire des pensées de façon inquiétante non plus dans un fantasme mais plutôt dans *un rapport* de séduction et donc d'aliénation. L'autre apparaît omnipotent, intrusif et sadique suscitant une profonde inquiétude humaine qui renvoie à une temporalité psychique souvent éphémère ou réduite à l'ici et maintenant.

La méfiance à tonalité persécutive qui s'accorde souvent à une modalité relationnelle monolithique et contaminante, serait ici le signal d'une relation d'aliénation à un objet insuffisamment différencié, parfois véritablement toxique et par-là inquiétant, qu'il convient de tenir à l'œil. La formation du soupçon dans ce cas serait à interpréter comme un mécanisme de défense face au risque de fusion d'avec l'objet ou encore comme l'indice d'une relation réellement abusive mais demeurée jusque-là « insoupçonnée ».

Ce que l'on aura repéré plus haut à un niveau individuel, semble largement entretenu à un niveau plus collectif ou sociétal par ce que véhiculent et imposent les idéologies libérales ou ultralibérales actuellement dominantes.

En effet, dans leurs déclinaisons économiques certes, mais aussi éducatives ou encore relatives à la morale sociale, l'impératif de réalisation de soi, l'usage immodéré du libre arbitre qui valorise notamment la sphère privée et l'intérêt individuel, la compétitivité exacerbée ou encore la marchandisation des biens immatériels et existentiels, renvoient à une définition utilitaire et pragmatique du rapport à l'autre, et plus largement du vivre ensemble, et de ses bénéfices supposés. Le sujet apparaît alors comme livré à lui-même, atomisé et en dehors de toute affiliation ou responsabilité collective, maillon indifférencié d'une chaîne productiviste qui s'emballe et ne débraye jamais. Ainsi, l'imprécation, le





plaidoyer incantatoire, le « gagnant, gagnant » sur lequel se construit le discours politique, se réfèrent à une temporalité immédiate qui s'enchevêtre à l'émotionnel et au pulsionnel et colle au réel de la jouissance et de l'excitation. À partir de là, pour l'individu «*cœur de cible*» l'inscription de l'événement ou de l'expérience s'opère dans l'ici et maintenant et non dans l'élaboration et la secondarisation par les processus de la pensée et de la sublimation. Pourtant, encore une fois, c'est bien la latence, le refoulement qui donne accès à la projection liée à l'après-coup (de la pulsion), à l'élargissement de la pensée sur un mode réflexif et historique et qui permet la transformation de la charge pulsionnelle en théorie plus générale ouvrant la voie d'une délibération sur le futur plutôt qu'une clôture sur le présent.

II. OMBRE PORTÉE DU SOUPÇON DANS LE CHAMP SOCIÉTAL

Définir *le soupçon* peut-il nous aider à décrypter le monde qui nous entoure ? Le soupçon peut-il être un indicateur éclairant de l'état de fragilisation du lien social et de la manière dont nous envisageons notre rapport à l'autre et l'accueil que nous lui réservons ? Plus généralement, en quoi la question du soupçon qui semble se dissoudre dans nos relations et contaminer nos représentations sociales, viendrait-elle traduire une nouvelle composition de notre *vivre ensemble* et de notre difficulté à y accepter la diversité ?

Le soupçon occupe une place de plus en plus prépondérante dans la parole publique désinhibée et colore insidieusement le discours social et politique : discours sécuritaire ou délire de contrôle fondé sur la peur et la menace, théorie de *l'appel d'air*² et fantasme d'une invasion étrangère avide et calculatrice... Appel à la défiance vis-à-vis d'une jeunesse – nos propres enfants – porteuse d'un ADN délinquant, génération spontanée à «*Karchäriser*», sans repère et sans foi ni loi ... Enfin, méritocratie ou autre éloge du « quand on veut, on peut » volontariste et ambigu qui, stigmatisant les plus vulnérables et les moins dotés d'entre nous, confine au déni de réalité subjective...

2. *Théorie de l'appel d'air* selon laquelle toute mesure favorable aux migrants augmenterait la pression migratoire, créant un « appel d'air ». Les migrants sont ici imaginés comme des calculateurs poussés par l'intérêt, choisissant leur destination en comparant les législations sociales des pays d'accueil selon un ratio coûts/bénéfices avantageux. Cette théorie met en avant l'instrumentalisation des politiques sociales qu'opéreraient les migrants tout en déniaient l'origine de la migration (misère économique, guerres, répressions...) et les risques encourus, le coût humain...



Qui soupçonne-t-on ?

La suspicion généralisée semble condenser l'ensemble des représentations implicitement négatives définissant toute figure d'altérité, cet Autre différent de moi et par-là inquiétant, autorisant la mise en actes de logiques d'exclusion ou d'invisibilité qui conduisent à l'effacement du sujet.

L'idée pourrait se former désormais que nous ne serions plus tout à fait les uns avec les autres, partageant un projet commun et solidaire, des valeurs et des idéaux, mais davantage les uns contre les autres. Aujourd'hui, l'identité groupale se cimente davantage autour d'un principe d'opposition et d'exclusion, où s'entretient au passage la confusion entre émancipation du sujet et centration narcissique ou promotion du « Je », entre l'être et l'avoir.

On peut y voir « une évolution régressive de la psychologie du Moi » (N. Zaltzman, 2007) où les identifications collectives unifiantes se fondent désormais sur des figures négatives, voire maléfiques de bouc émissaire, de paria ou encore de monstres sociaux... figures archétypiques qui condensent l'angoisse du Réel à celle de notre pulsionnalité interne. Autant de coupables désignés censés échapper à la définition de l'Humaine Condition, et qui pourtant hantent bel et bien le lien social.

Rencontre de l'étranger et clinique de l'exil au prisme du soupçon

Si l'on considère l'infiltration idéologique du discours politique concernant la question migratoire en France – et l'on pourrait y voir certainement une simple redondance de l'Histoire à travers les siècles et les civilisations... – celle-ci vient imprégner les esprits de manière tout à fait significative et influencer les représentations inconscientes qui modèlent la capacité à établir des liens interpersonnels dégagés de toutes projections négatives. La possibilité d'accueillir l'altérité sans menace persécutive s'en trouve sensiblement affectée.

Aujourd'hui, la rencontre de l'étranger se fait « à l'épreuve du soupçon » (J. Bricaud, 2012) et l'accueil qui lui est fait à l'échelle sociale est le plus souvent indigne, voire véritablement maltraitant. Indigne en effet, car l'hospitalité et le sort qu'on réserve au sujet migrant dans notre communauté se trouvent conditionnés, non pas par rapport à sa qualité d'Homme, ni même en fonction de la qualification de ses actes au regard de la loi, mais plutôt à l'aune de l'idée qu'on s'en fait ou des intentions qu'on lui prête dans la plus grande des confusions fantasmatiques. La criminalisation du phénomène migratoire en dépit de toute considération éthique, aboutit à la multiplication d'*actes législatifs* se rapportant tantôt au statut, tantôt à l'accès au droit commun ou à la citoyenneté des personnes étrangères. Une judiciarisation qui tend notamment à restreindre les libertés individuelles, à circuler librement par exemple ou encore à vivre en



famille, sans parler de l'accès aux prestations sociales ou au soin, à la protection de l'enfance, à l'école, à la cantine... Cette inflation législative concourt à la production d'équivoques juridiques qui se muent en véritables *fictions juridiques* quand celles-ci rendent virtuelle toute possibilité de faire appliquer réellement le droit des personnes étrangères en instituant au passage une impunité effective à ne pas le faire.

De ce fait, ceux qui occupent cette place d'accueillants – représentants de l'État, agents ou mandataires à divers degrés parce que policier, magistrat, travailleur social ou encore soignant, d'une politique sociale donnée – se trouvent bien seuls face à leur libre arbitre. Le risque alors que *l'idéologie personnelle* de chacun des protagonistes envahisse la scène et produise ses effets délétères de résonance imaginaire, s'en trouve sensiblement majoré, propice à la désinhibition et autres dérapages verbaux ou passages à l'acte discriminatoires. Le procès d'intention dépasse ici le « doute raisonnable et légitime ».

La suspicion produit des effets de contamination et d'incertitude obsédante. Le langage alors n'est plus un vecteur relationnel, ni l'écoute, la métaphore d'un espace potentiel où se crée et se réinvente la rencontre qui se devrait d'être singulière et ouverte. La parole recueillie devient l'instrument de la preuve par laquelle la vérité sera faite ou le mensonge révélé. Là encore, le soupçon et l'exigence de vérification colonisent les esprits et colorent la relation se nourrissant, entre autres choses, de représentations tantôt péjoratives tantôt méritoires. Celles-ci conditionnent de façon arbitraire l'accueil réservé à l'Autre-étranger, au risque cette fois bien réel de son rejet ou de son exclusion. Souvenons-nous de ce jeune Afghan, «*sans papiers*» de 17 ans devenu champion de France de boxe française qui s'était vu offrir en récompense de son titre sportif, un titre de séjour... Reçu au cabinet du Ministre, il lui avait été remis en plus de son sésame quelques ouvrages en langue française de nos meilleurs auteurs classiques, Victor Hugo, Alexandre Dumas... comme une invite à satisfaire à tous les critères d'exemplarité en matière d'Idéal républicain. Le jeune homme avait remercié en disant pudiquement qu'il les avait déjà lus...

Le préjugé se forme de façon agissante et parfois aveugle sur une ligne de clivage qui n'articule plus la dimension symbolique à celle de l'Imaginaire fantasmatique et de la Réalité du sujet. En effet, le soupçon comme le préjugé seraient les manifestations symptomatiques d'une collusion entre deux réalités, interne et externe qui font se confondre la personne réelle, l'Autre-de-la-rencontre avec les projections fantasmatiques inconscientes dont il est l'objet, sans distanciation psychique ni symbolique et donc effaçant tout repère de différenciation. Le passage à l'acte discriminatoire, la violence ou l'abus en général viennent dire ce défaut d'intégration de la fonction symbolique où le sujet réel devient *pour de vrai* le persécuteur interne fantasmé, et s'y confond.





Soupçon et inquiétante étrangeté

D'un point de vue inconscient, qu'en est-il de ces résonances imaginaires et fantasmatiques auxquelles peut renvoyer la figure de l'Étranger ?

Le migrant, l'exilé est celui qui a quitté sa terre originaire pour s'arracher le plus souvent à la survie triviale de la grande misère économique voire à l'exploitation humaine, ou encore pour fuir la violence politique et ses cruautés, la guerre, le chaos... La personne migrante a dû quitter pour advenir, portée par son désir et ses forces vives. En s'expatriant loin de sa terre natale, elle a cherché à échapper à la désespérance mortifère ou à la violence régressive de la jouissance pulsionnelle, à *l'humanité barbarisée* en somme, et tenté ainsi de modifier le cours du destin pour revendiquer cette fois une destinée particulière, bien au-delà du principe de plaisir.

L'exil réussi serait alors le produit d'un double mouvement : d'un côté la mise à distance du familier, du maternel originaire et archaïque qui implique également le renoncement à l'omnipotence et à la toute-puissance infantile et, de l'autre, la recherche de l'Autre, « l'étranger paternel » (F. Sinatra, 1998) et l'accès à la différenciation, de même qu'à la réparation symbolique de la perte originaire par la dette et la transmission.

Ce processus développemental d'accès à la différenciation n'est pas sans dangers ni périls pour l'intégrité psychique de l'individu. Il peut s'y perdre en effet, pris dans une errance identitaire non résolutive, entre Charybde et Scylla. En effet, il met en crise bien souvent les fondements identitaires du sujet ainsi que son sentiment de continuité et de sécurité psychique. L'expérience migratoire n'est pas qu'un simple passage de frontières géographiques. Elle confronte le sujet à la perte de ses enveloppes et étayages identitaires familiers et protecteurs. La souffrance narcissique qui ne manque pas de surgir alors, suppose des réaménagements psychiques profonds et structuraux qui convoquent un environnement – ceux qui accueillent – tolérant et bienveillant, propice au changement dans la continuité, c'est-à-dire évitant (ou réparant) le traumatisme de la rupture ou celui de la chute.

Est-ce du fait de cette extraction à une réalité originaire et mortifère, par excès de jouissance ou saturée par la pulsion de mort, et dont on préférerait ne rien *en savoir*, que le migrant cristallise bien souvent, et ce n'est pas nouveau, des projections négatives et parfois violentes ? Celles-ci nous indiquent combien l'angoisse identitaire profonde et menaçante peut surgir chez un sujet, qui dans la rencontre avec cet Autre-de-l'exil, se trouve confronté à la crainte fondamentale de perdre ses contours ou la consistance de son être.

Pour reprendre le questionnement freudien, de quoi retourne l'effort défensif qui fait de cet Autre-étranger en l'occurrence, *un double*, c'est-à-dire une projection en dehors de soi qui crée l'épouvante ou le rejet ? Le double serait selon





Freud, « une formation qui appartient aux temps originaires et dépassés de la vie psychique, après que le Moi se soit (tout juste) délimité par rapport au monde extérieur et à autrui » (S. Freud, 1919). Au fil du développement normal de l'individu, Freud nous dit que c'est la constitution du Surmoi qui pourra s'opposer au reste du Moi et qui va servir à l'observation de soi et à l'auto-critique (la réflexion) préalable au déploiement de la pensée symbolique. C'est bien la constitution de l'instance surmoïque, aux dépens de l'omnipotence origininaire du Moi, qui permettra à l'homme de s'observer lui-même et venir doter l'ancienne représentation du *double* de nouveaux contenus se référant davantage à l'intériorisation de modèles identificatoires, d'une conscience morale, d'idéaux et au-delà, d'une conception éthique de l'homme et du vivre ensemble dans la Loi commune. Ainsi, le processus d'accès à la différenciation, partant de la séparation en passant par l'individuation, rendrait compte d'un procès plus général d'humanisation de la vie psychique.

La peur de l'étranger, « voyageur de l'inconscient dans le pays de l'Autre » (F. Sinatra, 1998) peut être interprétée comme un refus face au sentiment d'*inquiétante étrangeté* et au surgissement de l'angoisse confusionnante. L'angoisse primaire surgit, de même que les mécanismes de défense s'y rapportant tels que le déni, le clivage, la projection... qui donnent toute sa consistance au soupçon certes, mais aussi au rejet, allant du refus de la différence jusqu'à la haine de l'Autre.

Nous l'avons vu, ces mécanismes se produisent d'autant plus lorsque l'accès à la différenciation reste fragile, révélant ainsi les failles narcissiques du sujet ou d'un corps social tout entier. D'autant que l'étranger, au temps initial de l'exil et de l'arrivée en terre étrangère, ignore tout encore, et particulièrement semble-t-il, des périls (identitaires) qu'il encourt. Mais il va se découvrir et partir à la conquête de soi, du moins c'est ce qu'il indique dans l'idéalisation redoutable qu'il manifeste vis-à-vis de la terre d'accueil... Alors que l'accueillant, lui, serait en position de s'y refuser pour lui-même. N'entrevoions-nous pas ici, le terreau d'une projection envieuse et suspicieuse concernant la jouissance supposée de l'Autre, à laquelle nous n'aurions pas accès ou qui se ferait à notre détriment ? La question sous-jacente serait, outre le sentiment manifeste et explicite d'envahissement de notre espace familial, que l'étranger du fait même de son exil, viendrait opérer comme une trouée persécutrice dans notre propre espace d'illusion, celui de la fusion maternelle originelle.

Masud Khan évoque à ce sujet non pas la haine de l'Autre ou le rejet mais plutôt ce qu'il appelle *la méconnaissance* qu'il définit comme une absence d'identification possible à l'Autre. Cette « méconnaissance consiste à perpétuer un rapport d'où est absente la conscience de la différenciation entre soi et l'Autre » (M. Khan, 1983), ceci pour préserver la « fusion océanique » avec l'objet originnaire.





POUR CONCLURE

Le soupçon, à travers ses manifestations et ses effets, peut donner une lecture éclairante de la manière dont la souffrance psychique se manifeste aujourd'hui tant du point de vue individuel que du point de vue collectif. En effet, le symptôme n'est pas indépendant de ce que véhicule le discours social dominant qui conditionne la vie psychique du sujet. De fait, ce n'est pas la structure du sujet qui change, le sujet reste divisé, mais c'est le champ de l'Autre par rapport auquel le sujet se réfère, qui se trouve modifié. Ainsi, on peut identifier, sous le prisme du soupçon pris comme organisateur d'une clinique inscrite dans un temps donné, que c'est le processus d'accès à la différenciation, préalable à toute inscription subjective, qui se trouve mis en question.

L'émergence du soupçon, bien au-delà du doute, serait alors l'indicateur d'une problématique identitaire qui révèle les failles narcissiques du sujet et de ce qui le met en crise, de même que celles d'un corps social tout entier.

Lorsque n'est pas prise en charge, on pourrait même dire *recyclée*, par un système de sens (qu'il soit idéologique, philosophique ou religieux) suffisamment stable et cohérent, la question de la coupure et du manque, et plus largement celle de la finitude et de la précarité de la condition d'être humain, l'angoisse primaire surgit et se déploie.

Par ailleurs, si le sujet, à défaut de trouver l'offre de la perte qui laisse à désirer, trouve l'offre de la jouissance sans limite et de la complétude par un objet de la réalité capable de supprimer la souffrance, apparaissent alors des mécanismes qui conduisent au refus voire au déni de la différenciation.

C'est pourquoi, le soupçon se réfère ici à une clinique de la peur et du rejet. Il met au jour la difficulté d'accès à l'altérité et pointe l'évitement d'une élaboration possible de la dépression primaire dans la maîtrise illusoire, par le contrôle et l'emprise, de l'angoisse de castration. Par évitement, nous entendons plutôt ici *méconnaissance*. La méconnaissance renvoie à un système de fermeture sans référence à un tiers symbolique, un système forclos qui exclut toute possibilité d'identification à l'Autre, différent de soi. Elle marque le défaut d'accès à l'altérité et la régression de la fonction symbolique.

On comprend d'autant mieux ce que recouvre le surgissement du soupçon et les manifestations agies de rejet ou d'ostracisme qui en découlent lorsque se produit la rencontre avec la figure de l'étranger, celui qui vient d'ailleurs et qui demande l'hospitalité.

L'étranger, cet Autre-de-l'exil est engagé du fait même de la migration dans un processus de distanciation, voire de rupture vis-à-vis de son monde familial et originaire, et dans un processus de (con)quête identitaire et de réappropriation de sa destinée singulière. Il convoque alors chez celui qui accueille la faculté, d'une part de ne pas méconnaître la violence pulsionnelle du monde originaire, d'en savoir quelque chose et de pouvoir la penser, mais aussi la





capacité de favoriser ce passage d'un monde à l'autre. Pour cela, l'accueillant ou la société d'accueil doit être en mesure de recréer les conditions d'un espace potentiel où s'éprouve à nouveau l'expérience véritable de la rencontre humaine, sans persécution ni confusion, et qui vient réparer la perte ou le traumatisme de la séparation.

Ce qui est en jeu, c'est bien la possibilité de pouvoir s'identifier suffisamment à cet Autre-de-l'exil sans que les limites de soi ne s'effacent et que la persécution ne s'installe. Il s'agit là d'un processus de ré-affiliation à l'espace communautaire qui se réfère à un noyau identitaire commun, fondé sans doute sur un point de croyance, celui notamment que la condition d'être humain est bien en partage.

À partir de là, s'ouvre pour celui qui vient d'ailleurs la possibilité de se faire entendre comme sujet social et de s'insérer à nouveau dans les lois de la parole et de l'énonciation.

Le soupçon et ses corollaires que sont l'exigence de vérité, l'impératif de transparence et le contrôle obsédant par la preuve, viendraient au contraire pointer la trouée persécutante opérée par le surgissement de l'étrange menaçant dans cet espace d'illusion partagée, où les catégories du Réel, de l'imaginaire et du symbolique ne seraient plus suffisamment articulées.

C'est pourquoi, il faut pouvoir désormais repenser la question de l'hospitalité et de l'affiliation. L'enjeu est d'accueillir ce que donnent à voir et à entendre les personnes exclues. Non plus sur un mode défensif, en l'interprétant de manière réductrice comme des manifestations déviantes porteuses de pulsions mortifères ou violentes, mais plutôt comme des signes de résistance au processus de déshumanisation ou d'invisibilité, des signes de vitalité.

Là encore, à partir de notre socle de culture commun et en référence à Platon qui a le premier formé une vision universelle du psychisme humain, il convient de redonner une lecture politique de la destinée humaine, qui n'exclut ni les barbares, ni les monstres sociaux. Une lecture qui permet d'effectuer « le passage du métal sans mélange à la division, et du mélange au métissage » (O. Douville, 2010), ouvrant cette fois la question de l'identité et de l'altérité à un niveau politique.

Caroline THIBAudeau
32, rue Etienne Marcel
75002 Paris
caroline.thibaudeau75@gmail.com





BIBLIOGRAPHIE

1. JULIEN BRICAUD, *Accueillir les jeunes migrants : les mineurs isolés à l'épreuve du soupçon*, Chronique sociale, coll. Comprendre la société, 2012.
2. OLIVIER DOUVILLE, colloque *Lien à la Terre et identité nationale*, octobre 2010, Paris.
3. SIGMUND FREUD, *L'inquiétante étrangeté (1919)*, Gallimard, Coll. Folio/Essais, 1985.
4. PASCALE HASSOUN, « L'envie », dans la revue de psychanalyse *Filigrane*, Printemps 2008.
5. MASUD KHAN, *Passion, solitude et folie (de la nullité au suicide)*, Gallimard, Paris, 1983.
6. BERNARD LAHUTTE, extrait de la *Conférence pour l'Atelier de Psychanalyse Appliquée* (animé par Esthel Solano-Suarez et Serge Cottet), 5 juin 2010.
7. JACQUES-ALAIN MILLER, *le transfert le négatif*, éd. Navarin, collection rue Huysmans, 2005.
8. ALAIN REY (sous la direction de), *Le Grand Dictionnaire Culturel*, éd. Le Robert, 2005.
9. FRANCESCO SINATRA, « La figure de l'étranger et l'expérience de l'exil dans la cure », dans *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, coll. Inconscient et Culture, René Kaës et al., Dunod, Paris, 1998.
10. NATHALIE ZALTZMAN, *L'esprit du Mal*, L'Olivier, 2007.

Caroline THIBAUDEAU – *Psychanalyse du soupçon, l'altérité mise à l'épreuve*

Résumé : Partant de ses manifestations et de la manière dont il surgit dans la relation, le soupçon apparaît comme un indicateur éclairant de ce qui est en jeu dans le processus d'accès à la différenciation et à l'altérité, préalable à toute inscription subjective, et de ses écueils lorsqu'il révèle les failles narcissiques du sujet. Par ailleurs, définir *le soupçon* peut nous aider à décrypter le monde dans lequel nous vivons. En effet, le soupçon colonise les esprits, s'infiltré dans nos relations et vient contaminer nos représentations. Il entre dans la sphère sociale comme par effraction... Le soupçon serait-il le révélateur de l'état de fragilisation du lien social et de la manière dont nous envisageons notre rapport à l'Autre et l'accueil que nous lui réservons dans l'espace commun du vivre ensemble ? Parias, monstres sociaux, étrangers... autant d'archétypes ou de figures négatives de boucs émissaires, qui semblent condenser aujourd'hui l'angoisse du Réel à celle de notre pulsionnalité interne et sur lesquels se fondent les termes d'un nouveau pacte social.

Mots-clés : Soupçon – Intuition et certitude – Dimension identitaire – Contrat social narcissique – Méconnaissance – Logique d'exclusion.

Caroline THIBAUDEAU – *The Psychoanalysis of Suspicion – Otherness Put to the Test.*

Abstract : This article examines manifestations of suspicion and the ways in which distrust rears its head within relationships. This analysis serves as a means of shedding light on the stakes at play in differentiation processes and how we identify otherness, both



necessary building blocks for establishing a sense of self, and on the pitfalls which arise when suspicion unveils failings in the subject's narcissism. Defining *suspicion* may also enable us to better decipher the world in which we live. Suspicion is a gangrene whose hold on the mind is inexorable; it worms its way into human relations and contaminates our representations. It breaks its way into the social sphere without prior invitation...

Might we then argue that suspicion is a symptom of the gradual weakening of the social bond, of the way we consider our relationships with Others and the welcome we extend to them within the shared space in which we live? Pariahs, social misfits, foreigners...are all negative, archetypal figures of the scapegoat, born from the fusion of our anxiety of the Real with internal drives and on which the terms of a new social contract are based.

Key-words: Suspicion – Intuition and certitude – Sense of identity – Narcissistic social contract – Unfamiliarity – Logic of exclusion.

